

Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières. Par Michel Delon. (Rimouski : Tangence, 2008. 101 p., notes, ann., ISBN 978-2-9809561-1-9 12\$)

Jean-François Gauvin

Volume 32, numéro 2, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038163ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038163ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauvin, J.-F. (2009). Compte rendu de [*Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*. Par Michel Delon. (Rimouski : Tangence, 2008. 101 p., notes, ann., ISBN 978-2-9809561-1-9 12\$)]. *Scientia Canadensis*, 32(2), 86–88.
<https://doi.org/10.7202/038163ar>

Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières.
Par Michel Delon. (Rimouski : Tangence, 2008. 101 p., notes, ann., ISBN 978-2-9809561-1-9 12\$).

Suite à la victoire des Steelers de Pittsburgh lors du dernier Super Bowl, certains chroniqueurs sportifs américains ont mentionné l'incroyable chimie d'équipe régnant au sein de cette organisation. Elle fut même comparée à la froideur mécanique des Patriots de la Nouvelle-Angleterre (vainqueurs de trois Super Bowl depuis 2002) ainsi qu'à l'esprit calculateur de leur « génial » et ambitieux entraîneur en chef. Ces « métaphores scientifiques », connues et souvent utilisées, ont une histoire bien ancrée dans le 18^e siècle. C'est celle-ci que retrace Michel Delon, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne – Paris IV, dans un ouvrage riche et concis à la portée de tous.

Dans un court texte de présentation, Marc-André Bernier, professeur au département de lettres et communication à l'Université du Québec à Trois-Rivières, jette la base historique de cette « double tension entre attitude intellectuelle et conduite sensuelle, anatomie du cœur et sciences de la nature » (p.11). Par exemple, dans un texte célèbre du philosophe Algarotti, *Le newtonianisme pour les dames* (1738), l'auteur, ami de Voltaire et de la marquise du Châtelet, se sert de la loi d'attraction entre deux corps de Newton pour exprimer, selon lui, une vérité universelle, une « vérité [qui] n'éclate pas moins [...] dans les Phénomènes de la Physique et de la Galanterie », allant jusqu'à proposer que « l'amour suit cette Loy des carrés » (p.11). Si ce genre de métaphores mécaniques, écrit Bernier, parsème le discours littéraire durant la première moitié du dix-huitième siècle, c'est plutôt au langage des sciences de la vie, de la chimie, voire de la météorologie, auquel s'attardent les écrivains de la seconde moitié du siècle des Lumières. Entre amants, on ne rapporte plus l'attraction des corps « à un ressort automate [à la manière de Vaucanson], à une mécanique des sensations ou à un 'centre d'attraction' : désormais, fluide électrique, magnétisme animal et affections sympathiques viennent dire le mystère qui unit les êtres » (p.15).

Delon débute son ouvrage avec une anecdote rapportée par Platon, racontant l'histoire de Thalès de Milet qui, la tête tournée vers les étoiles afin d'en étudier leurs mouvements, tomba dans un puits, provoquant le rire d'une jeune esclave. Cette anecdote, souvent reprise à l'époque moderne, est utilisée comme un leitmotiv symbolique à travers l'ouvrage, servant à nous rappeler la distance épistémologique régnant alors entre les savoirs intellectuel et tactile, entre la science dite abstraite et les techniques du corps. C'est le pari d'une réconciliation entre ce type de science et la connaissance de soi, au cours du siècle des Lumières, que

décrit Delon. L'astronomie, qui se pratique la nuit, est d'abord mise au profit de cette réconciliation. Qu'il s'agisse des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) de Fontenelle ou des *Mémoires de Suzon*, un siècle plus tard, astronomie, galanteries mondaines et ébats amoureux deviennent les alliés d'un discours littéraire florissant. S'il faut en croire Delon, c'est sous cette optique qu'il faut relire *Le rêve de d'Alembert* de Diderot. Ce dernier est souvent mis à contribution par Delon pour étayer sa thèse. Dans sa correspondance et dans ses écrits, Diderot aurait opposé à « l'ordre céleste et à la nuit étoilée [...] l'océan matériel qui brasse les espèces et les genres, le chaos amniotique où tout se perd et se transforme » (p.43). L'astronomie est d'ailleurs souvent concurrencée dans les romans de Diderot par la météorologie : « la belle régularité des phénomènes célestes se perd dans la contingence terrestre » (p.44). Dans *La promenade du sceptique*, le *Salon de 1767*, *Madame de La Carlière* ou encore *Les bijoux indiscrets*, brouillard, ciel nuageux, orage et autres événements atmosphériques aléatoires deviennent autant d'allégories de la vie des êtres et de leurs désirs, qui ne sauraient se définir aussi simplement que le rythme régulier des phases de la lune. La « variation météorologique [serait une meilleure] image du temps intérieur » (p.48).

Cette transition de la régularité astronomique comme métaphore littéraire de la morale humaine à celle de l'incertitude associée à la météorologie marque un point tournant dans la manière dont on aborde la connaissance de soi au siècle des Lumières. Il ne s'agit pas pour Diderot et les autres philosophes de prétendre que tout est incertitude et chaos. Il s'agit plutôt de reconnaître que les variations intérieures de l'être, d'une nature apparemment aléatoire, peuvent être classées et organisées à la manière des savoirs scientifiques. Rousseau, dans *Les rêveries*, fournit un bel exemple de ce que pourrait être un tel journal expérimental : « Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs » (p.61). Bien que Delon ne s'y attarde pas longtemps, les progrès de la chimie ont un impact métaphorique similaire à ceux de la météorologie sur la façon dont on discute la physiologie humaine. La gastronomie même, l'amour de la bonne chère terrestre par une classe bourgeoise en pleine effervescence après la Révolution, l'emporte sur les illusions célestes.

Cet ouvrage, qui est la version écrite d'une série de conférences prononcées par Delon à Québec, Trois-Rivières et Montréal en mai 2008 se place dans une perspective socioculturelle similaire à l'ouvrage de Cynthia Wall, *The Prose of Things* (University of Chicago Press, 2006), par exemple, qui retrace l'essor de l'art de la description littéraire en

Angleterre au 18^e siècle, ou encore au livre, plus ancien, d'Edward Said, *Culture and Imperialism* (Vintage, 1994), qui démontre le rôle crucial qu'eut la littérature anglaise sur la diffusion de la vision impériale victorienne aux 19^e et 20^e siècles. De tels ouvrages montrent à quel point l'espace littéraire n'existe pas en vase clos, mais plutôt comment il se transforme avec la société. En ce qui concerne les sciences et la connaissance de soi, Delon mentionne en guise de conclusion que la réconciliation entreprise au siècle des Lumières « entre l'abstrait et le concret, entre le haut et le bas est à réinventer sans cesse pour exorciser à la fois une raison appauvrie en scientisme ou en simple technique et une spiritualité qui se prétendrait affranchie de toute raison » (p.70).

On aurait pu omettre, sans perte aucune, la bibliographie exhaustive des écrits de Delon (plus de 300 entrées), qui représente à elle seule presque le tiers de ce petit livre ! Une courte biographie ainsi qu'une liste des travaux majeurs de l'auteur, en mettant l'accent sur leur importance historiographique, auraient été davantage utiles aux lecteurs curieux et parfois peu familiers avec le siècle des Lumières. Peu dispendieux et agréable à lire, cet ouvrage permet de découvrir un volet fascinant de l'histoire littéraire européenne. Il est fortement recommandé.

JEAN-FRANÇOIS GAUVIN
Harvard University

***La peur du mal. Le conflit science et religion au Québec : l'affaire Laurendeau.* Par Marcel Sylvestre. (Québec : Presses de l'Université Laval, 2008. xxiii + 262 p., ill., bibl., notes, ann. ISBN 978-2-7637-8650-6 29,95\$)**

L'affaire Laurendeau a fait couler beaucoup d'encre au Québec entre 1907 et 1913. Moins d'un siècle plus tard, les historiens s'emparent de l'affaire et nous en livrent des analyses qui éclairent les rapports entre les sciences, de plus en plus émancipées des dogmes religieux en ce début de XX^e siècle, et la hiérarchie catholique au Québec. Après un article sur le sujet, publié en 2001 par Ramsey Cook, qui, malheureusement, comportait son lot d'erreurs, et un autre, signé par Jacques-Guy Petit et paru dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en 2007, Marcel Sylvestre consacre un ouvrage entier à cette affaire sous le titre *La peur du mal*.

Résumons d'abord l'affaire Laurendeau. En 1911, un médecin de Saint-Gabriel-de-Brandon dans la région de Lanaudière, Albert Laurendeau, publie un livre qui va le confronter directement avec Mgr J.-A. Archambault, alors évêque du diocèse de Joliette. Intitulé *La vie*.